



# Gargouille

une nouvelle de  
Paul BLANCHOT



*Nahya*  
2016



MARS 2016

HISTOIRES  
À FAIRE PEUR



may 2016



Wahya  
2016

*Gargouille*

**Paul Blanchot**

<http://paulblanchot.unblog.fr/>

---

*Illustrations*

**Audrey Lopez**

<https://wahya.artstation.com/>

<https://www.facebook.com/Wahya.art>

**Sabine Rogard**

<https://www.facebook.com/arby.rogue>



## *Février 1916*

Uniforme noir et bleu des chasseurs de Vincennes, le capitaine Auguste Aimé était habillé de frais, rasé, lavé et parfumé. Lui vous aurait dit qu'il se sentait « crasseux » : encore couvert de boue, de la terre glissée un peu partout contre sa peau (jusqu'entre ses jambes), les vêtements trempés, une barbe de trois semaines qui le démangeait terriblement. « Peut-être des puces !?? ». Dans ses oreilles, le tonnerre des explosions d'artillerie refusait de se taire, tout comme le sifflement des balles au-dessus de leurs positions.

Bref, ce soir, il n'aspirait qu'à une chose : se faire un peu plaisir, et se saouler la gueule. « Ouais !! Oublier tout ça ».

Sachant que, jusqu'à preuve du contraire, il devait à nouveau ressembler à un être humain, Auguste tapa à la porte. Une voix féminine répondit un : « Oui ». Et une

belle jeune femme vint ouvrir. Il la détailla avec un sourire : elle était habillée en civil, d'un chandail et d'une jupe toute simple, de couleur beige, loin de son uniforme blanc d'infirmière. Chevelure brune, boucles sur les épaules. Pas de maquillage. Quatre mois plus tôt, suite à une blessure à l'épaule, Denise Lavan l'avait soigné, et lui avait remonté le moral. Elle, et d'autres bien sûr. Mais elle seule avait compté. Deux balles reçues, coup sur coup, dans le bras et le haut du torse, ça secoue. Profondément. « On se dit qu'on pourrait être mort ».

Et puis, la vie avait repris ses droits. Et la guerre aussi.

Elle le reconnut après une seconde d'hésitation. La jeune infirmière se jeta dans ses bras en criant : « Auguste ». Avec son képi sur la tête, et baluchon à l'épaule, il ressemblait à n'importe quel soldat qu'elle aurait pu croiser en ville. Ils s'embrassèrent, rirent. Avant que quelques minutes ne soient passées, ils s'étaient déshabillés, sans arrêter de s'embrasser, et l'officier la portait au lit. L'appartement était composé d'une seule pièce : d'un côté, un poêle, un buffet et une arrivée d'eau ; une table et un lit, de l'autre. Le sommier grinça sous leur poids, et ne s'arrêta plus de grincer et de taper contre le mur, pendant une heure furieuse, tant ils étaient heureux de se retrouver. Sa permission n'était que de deux jours. Il ne fallait pas trainer.

Au-dehors, l'après-midi touchait à sa fin, et la nuit tomba. La ville de Troyes bruissait d'activité. Epargnée par les deux alliances en guerre, la capitale de l'Aube était devenue un immense hôpital pour les blessés des deux camps ; les soldats et les convois y semblaient plus nombreux que dans aucune autre ville arrière. Les blessés se comptaient en plus grand nombre encore que les morts, et ce nombre

s'élevait à des milliers et des milliers d'hommes, dans toutes les régions qui bordaient le front.

Complètement nue, Denise se leva et courut à un selier, un petit placard renfoncé dans le mur. Elle en sortit une bouteille de rouge, et rapporta deux verres jusqu'au lit, ainsi qu'un tire-bouchon. Auguste l'embrassa, en se saisissant de la bouteille et de la vrille :

- Pour fêter le retour ! lança-t-il en souriant.
- Non, dit-elle avec un grand sourire.

Il fit une moue interrogative, d'un air de dire : « Et quoi, alors ? ».

Elle l'encouragea à les servir. Il vissa l'engin dans la bouteille, arracha le bouchon de liège avec un bruit caractéristique, et versa à boire dans leurs deux verres. Ils trinquèrent, s'embrassèrent, burent. Elle lui faisait des œillades, le laissant mariner.

- Qu'est-ce qu'il y a ? finit-il par demander.
- Donne-moi ta main, lui dit-elle d'un air espiègle.

Elle lui prit la main, la posa sur son ventre nu où se devinait un léger renflement. Il mit un quart de seconde à comprendre. Au lieu d'éclater de joie comme elle l'aurait espéré, il se leva d'un coup et marcha jusqu'à la table en bois. Il posa son verre, ne se retourna pas, réfléchissant à toute vitesse à la galère qui lui tombait sur le coin de la gueule.

La joie avait déserté le visage de la jeune femme. Bien sûr, elle avait envisagé qu'il puisse mal réagir : on était en guerre, il pouvait être tué du jour au lendemain. Pourtant, Denise gardait un espoir immense en elle, la certitude que tout irait bien pour eux. Leur rapprochement était simple, beau, comme une évidence.

— Je suis enceinte, avoua-t-elle pour donner tout leur poids aux mots. On peut... profiter de ces deux jours pour se marier. Quand je serai ta femme, je ne risquerai rien, et notre enfant non plus. On va voir un officier de commune, on se marie !?

Il ne répondit pas, gardant le dos tourné. Nu.

— Il n'y aura pas une grande fête, rajouta Denise, et la famille n'est pas là, mais ce n'est pas grave. Tu sais, plusieurs de mes amies se sont mariées comme ça, avec leur beau soldat.

Auguste Aimé ramassa ses vêtements par terre, et entreprit de se rhabiller. À aucun moment, il ne tourna le regard vers elle. Il fulminait, sentant déjà des mots violents poindre au bord de ses lèvres. Il valait mieux qu'il se contrôle, ou elle allait s'en prendre une bonne dans la face.

Évidemment, il était illusoire qu'elle le laisse faire jusqu'au bout. Denise courut à lui, attrapa son bras :

— Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne dis rien ? Je t'aime ! On va avoir un bébé.

Elle était presque en pleurs, au moment de prononcer ces derniers mots.

— Je suis déjà marié ! laissa-t-il échapper dans un souffle.

— Non !?

— Déjà marié, Denise. On a passé de bons moments et puis, c'est tout. Tu n'auras jamais rien d'autre de moi.

— NON ! Non, ce n'est pas possible. Tu m'avais dit qu'on se marierait à la fin de la guerre. Tu l'as dit, tu l'as dit, n'est-ce pas ?

Bien sûr qu'il l'avait dit ! Ça n'engageait à rien. Ça l'avait fait rêver, et écarter les cuisses. Comme on dit : « c'est de bonne guerre. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ! ».

— Arrête ! S'il te plait, supplia-t-elle. On peut parler. Ne me laisse pas.

Il avait mis son pantalon, fixé son ceinturon, et il arracha sa main, pour glisser sa chemise à l'intérieur. Elle tenta de la lui reprendre. Il la repoussa, se retenant une nouvelle fois pour ne pas frapper. Comme si la guerre n'était pas déjà assez dure à vivre au quotidien, pour se coltiner en plus une maîtresse et un moutard. Il la voyait déjà réclamer une partie de sa solde, peut-être une rente. Et qui disait que le gamin était de lui, en plus ?

La jeune femme sentit un malaise la prendre ; elle tomba à genoux. Elle n'arrivait plus à respirer : Auguste partait. Il ne reviendrait jamais... Que... Qu'allait-elle devenir ? Elle avait réussi à se persuader que cela lui ferait plaisir, qu'il aurait été fou de joie de l'apprendre. Elle avait placé tous ses espoirs dans le fait qu'ils... seraient mariés dans la semaine. Elle deviendrait son épouse aux yeux de tous, et l'enfant ne serait pas un déshonneur pour elle. Le déshonneur d'une fille facile, qui couche avec tous les soldats de passage. Elle n'avait cédé... qu'à lui. À lui.

— Auguste !

Elle l'aimait de toutes ses forces. Il ne pouvait pas partir, pas comme ça. D'un coup, elle se releva. Il s'était écarté, endossant la veste de son uniforme, et remettant son képi. Elle courut jusqu'à la porte d'entrée, la verrouilla à double tour.

— Ah, Denise ! Ça va commencer à ne pas me plaire cette histoire.

— Quel homme es-tu donc ? rugit-elle. À me laisser seule avec notre enfant, à fuir tes responsabilités. Je t'aime, Auguste. Et je sais que tu m'aimes aussi. Reste encore un peu. S'il te plait. On va en parler, trouver une solution.

— Dégage de là, Denise. Ça me fait plus rire. Tes lettres d'amour, que j'en reçoive plus aucune. Je t'ai rien promis. Je n'ai rien à te donner, ou à te devoir. Vire de là en vitesse.

— Au nom du Seigneur, Auguste. Je t'en prie ! Tu peux pas faire ça. Même si... tu es marié, je te donnerais plus. Je serais à toi. Je serais prête... même à être ta « putain ». Mais, me laisse pas. Non ! Tu ne peux pas.

— Tu me fais tourner le sang au vinaigre !

Il l'attrapa par les bras, tenta de l'éloigner de la porte.

— Salaud, rugit-elle et elle le gifla. Je te maudis, tu peux pas...

Le coup frappa comme le tonnerre. Auguste lui retourna la tête, colorant de rouge toute sa joue, faisant voler ses cheveux tout autour d'elle. Elle cria, en reculant de plusieurs pas vers le mur et un buffet en bois, où elle se rattrapa. Auguste Aimé lâcha une bordée d'injures, avant de s'escrimer sur la porte d'entrée. La jeune femme était nue, et il n'en éprouvait plus aucune attirance. Juste le dégoût le plus total.

— Et que je te vois jamais te pointer à mon régiment avec un marmot, ou je te fais fouetter par les plantons !

Il réussit à ouvrir la porte. Un vent furieux se précipita sur lui, moitié le frappant, moitié cherchant à le retenir. Était-elle devenue folle ? Elle hurlait à présent. Et elle allait rameuter tout l'immeuble. Comme s'il était au combat, il la repoussa d'un coup puissant du plat de la main,

et frappa de toutes ses forces. Il n'aurait pas porté un coup plus violent à un boche. Denise fut projetée en arrière, son crâne tapa contre le rebord pointu du buffet. Il vit le sang exploser en l'air, tel l'impact d'une balle.

Tombée au sol, elle ne bougea plus.

Énervé, Auguste sortit dans le couloir, et referma la porte.

Il patienta là quelques instants, saisi d'une drôle d'impression : elle était morte. Il écouta les bruits dans le petit immeuble. Personne ne semblait avoir réagi, et pourtant on entendait tout ce qui se passait des voisins. Aucune porte ne s'ouvrit. Auguste se rappela qu'il avait écrit une ou deux lettres à Denise. Peut-être avait-elle parlé de lui à des gens de sa famille, à des proches. Il ne pouvait pas laisser les choses en l'état, ou il était bon pour le peloton d'exécution.

Le capitaine finit par rentrer dans l'appartement silencieux. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il s'attela à refaire le lit, rangea les vêtements dépenaillés de la jeune femme. En fouillant, il trouva une longue robe dans le buffet. Avec beaucoup de peine, il entreprit de l'en revêtir. Malgré le froid, il suait comme un bœuf. La peur. La panique. Pourtant, ce n'était pas la première personne qu'il tuait : la guerre lui avait fait affronter la mort en face, à de trop nombreuses reprises. Il gagna une sorte de petite remise étroite, à l'arrière de l'appartement, comme un long placard. À l'extrémité, une fenêtre donnait sur une cour intérieure. Il ouvrit la fenêtre. Personne en bas. Il plaça un escabeau à deux marches au bord de l'ouverture, sortit un panier de linge de maison, et des draps.

« Elle les aurait secoués par la fenêtre et serait tombée ».

Il balança un drap à l'extérieur, puis alla chercher le corps inerte. L'espèce de cagibi n'était pas éclairé. Deux hommes passaient au-dehors. Il attendit qu'ils aient disparu puis il monta avec peine sur l'escabeau et balança son fardeau pour que la jeune femme tombe sur le dos et que la tête cogne au sol. « Vite » se dit-il. Un choc mou en bas. « Laisser la fenêtre ouverte ». Il retourna dans la pièce principale, aperçut du sang par terre et des éclats bruns sur le meuble. Il prit un chiffon blanc et frotta tout ça rapidement. « Il n'est plus temps de traîner ». Auguste remit la clé à l'intérieur de la serrure, et sortit, claquant juste la porte.

Dans les rues de Troyes, il s'éloigna rapidement, à la recherche d'un coup à boire et d'une occupation qui lui servirait d'alibi.

Dans la cité aux vieux immeubles médiévaux, tout en poutres apparentes et torchis, on croisait toutes sortes d'uniformes, comme des troupes anglaises et hindoues, reconnaissables à leur couleur kaki. Il salua par réflexe ceux qu'il croisait, ses pensées vagabondant ailleurs. Auguste avait eu le temps de fouiller un coffre, le buffet, mettant la main sur ses lettres. Dans le recoin sombre d'une ruelle, il les brûla patiemment, ainsi que le torchon rougi.

« Voilà ! » Le crime était consommé.

Ce furent deux chiens errants qui trouvèrent la jeune femme en plein cœur de la nuit.

Leurs jappements et quelques aboiements réveillèrent d'autres chiens et attirèrent des riverains. On fit appeler un agent de la maréchaussée. Quelques policiers vinrent en pleine nuit explorer les lieux, et faire le tour du petit

appartement, sans rien y trouver. Les voisins connaissaient la jeune infirmière, une jeune femme bien élevée, sans histoire. Un véhicule d'infirmier fut appelé pour emporter le corps ; on le conduisit à la morgue d'un hôpital militaire. Dans la semaine qui suivit personne ne s'enquit d'une éventuelle disparition. La famille ne se manifesta pas non plus. Sans aucune cérémonie, ni préparation, la jeune Denise Lavan fut enterrée dans une fosse commune, allongée à côté de soldats non identifiés, décédés au cours des derniers jours. Et plusieurs pieds de terre les recouvrirent à jamais.

Courant février et début mars, la fosse se remplit toujours d'avantage, alternant les corps bien rangés côte à côte et les pelletées d'une terre épaisse, argileuse, qui collait aux pelles.

Le ventre de Denise avait gonflé, comme empli de pus, se colorant d'une teinte violacée, veinée de rouge. Au fil des jours, il vira de plus en plus au noir, devenant comme une coque en bois. Au lieu de se décomposer, dans le gruaux des bactéries de tous ces corps dégénérescents, la matière même de la chair semblait être dévorée de l'intérieur, ne laissant bientôt plus qu'une carcasse recouverte de peau. Le tissu membraneux finit par craquer sous le poids de la terre, qui combla finalement tout le reste du squelette.

Ne demeura qu'un cocon, maléfique et sombre, où couvait une engeance... abjecte.

Les mois passèrent sans que rien ne bouge dans la fosse, si ce n'était sa hauteur. Elle était à présent complètement comblée, recouverte d'un haut monticule, un peu tel un tertre.

On était fin juin 1916. En plein milieu d'une journée sèche, des mottes de terre roulèrent du monticule, et

de fins membres noirs surgirent à l'extérieur. Une tête, tout aussi noire et diabolique que le reste du corps, tenta d'émerger, avant de se repousser en arrière devant l'éclat du soleil. La créature demeura cachée un long moment. Voyant que le soleil ne diminuait pas, elle s'enfuit et chercha à manger. Elle se contenta sans mauvaise grâce des derniers cadavres enterrés là, et dévora à satiété les chairs pourries et odorantes.

À la nuit tombée, la sombre créature quitta son terrier et patrouilla dans la ville, se déplaçant à quatre pattes entre les maisons, les rues, grimpant le long des façades comme un singe habile, ou une gargouille de cauchemar, sautant de toit en toit comme un assassin de Montréal. Son périple dura longtemps, sans but apparent. Lorsque l'aube approcha, la luminosité effraya le petit animal inquiet, et il trouva à se terrer dans une cave.

Une nouvelle nuit finit par revenir. La gargouille reprit ses investigations.

Débouchant dans une impasse, il attira l'attention de chiens. Deux molosses s'avancèrent, et se mirent à



aboyer, n'osant approcher de la forme affreuse, à la puanteur de cadavre. Face à eux, n'éprouvant aucune peur, le petit monstre couina, hurla, les menaçant en retour. Son instinct ne l'avait pas averti que les deux canidés étaient sur leur territoire, et qu'en empiétant chez eux, il ne pouvait être toléré. Il ne pensa pas à fuir, n'éprouvant aucune peur.

Ne sachant comment sortir de cette situation, il attaqua soudain. Un éclair noir fonça vers les deux chiens, l'un d'eux réagit aussitôt, tentant de mordre la bestiole, mais ses mâchoires claquèrent dans le vide. La gargouille l'avait contourné et elle frappa de ses pattes fines, terminées par de longues griffes, découpant le cuir de ses flancs comme une feuille de papier. Le chien hurla de panique, jappant. L'autre tenta de saisir la créature noire, la ratant une fois, puis une autre. Quelque chose le saisit alors autour du cou, une bouche ridicule tenta de l'égorger, aidée par tout un florilège de griffes fines, à l'extrémité de chacune de ses pattes. Lacéré de tous côtés, le chien tenta de se défaire de l'étreinte, mais sans y parvenir.

La bestiole noire s'échappa bientôt, du plus vite qu'elle le pouvait car des cris parvenaient des alentours. Elle laissait derrière elle les deux chiens sur le carreau, en train d'agoniser.

La même nuit, elle décela dans une cour l'odeur de sa mère. Son parfum et ses effluves restaient comme gravés dans sa mémoire olfactive. La gargouille escalada la façade de l'immeuble, brisa une fenêtre et entra dans le petit appartement. Il n'avait pas été occupé depuis le drame. Dans le lit, le petit monstre noir sentit la présence du couple, et les relents de leurs étreintes. Sur un

meuble, il s'arrêta pour flairer l'odeur du sang, à peine voilé, pressentant le drame qui s'était joué là.

Alors que l'aube approchait, il se coucha dans le lit froid et humide, bercé par la présence imprégnée de ses parents.

Cette nuit-là, le bataillon était en première ligne, à l'est du village de Fleury-devant-Douaumont. La guerre semblait s'être tue pour quelques heures. Les ordres étaient clairs : le Fort de Douaumont, enjeu de plusieurs mois d'affrontements, serait l'un des prochains objectifs à atteindre, et à prendre. La nouvelle s'était répandue parmi les hommes. C'était pour tous un honneur d'être ceux qui feraient avancer cette guerre. Le bataillon était devenu un expert en maniement des nouveaux fusils mitrailleurs, récemment distribués aux troupes, et chacun savait qu'il disposait du meilleur équipement pour chasser de ses positions l'ennemi allemand.

En pleine journée, le terrain alentours était indéfinissable : des champs, des bois, dépouillés de toute âme. On se cachait dans des trous et des cratères : les obus étaient tombés tellement drus que les excavations se rejoignaient les unes aux autres. Ces lieux semblaient l'incarnation même de la destruction.

À cette heure avancée, l'obscurité cachait ce spectacle désolé. La pluie tombait, et chacun tentait de s'en accommoder comme il pouvait. Couchées sur les pentes, des toiles protégeaient les armes et les munitions. Ceux qui ne roupillaient pas fumaient ou buvaient de l'alcool pour se réchauffer.

Le capitaine Auguste Aimé devait dormir, lorsqu'un bruit soudain le réveilla. On lui parlait à l'oreille : « Papa ».

C'est souvent au moment de se réveiller que le rêve commence, et que fantasmagorie et réalité se mêlent. Le mot entendu fit naître dans son esprit une scène d'accouchement : il se trouvait dans un hôpital de campagne sous des toiles blanches (l'un des premiers endroits où il avait été amené après ses blessures à l'épaule). Une femme criait en mettant au monde un enfant. Elle se retourna vers lui, et il reconnut ses traits : Denise, les cheveux défaits, comme au moment où il l'avait frappée. « Je te maudis » répétait-elle entre ses cris d'accouchements. Et puis, une créature rose tenta de s'extraire de son ventre, s'agitant d'abord sous la peau, avant de la déchirer. De petits bras se tendirent vers lui : « Papa ».

Il se réveilla en sursaut, l'eau dégoulinant dans ses vêtements, malgré son pardessus en toile.

Ce qu'il avait entendu était un raclement, des syllabes écorchées, presque indéfinissables (mais qu'il comprenait pourtant, car elles naissaient du poids de sa culpabilité). Dans l'obscurité, il chercha autour de lui pour trouver l'origine de l'appel. Après plusieurs années de guerre, le champ de bataille était comme une seconde peau : au son, on reconnaissait le calibre des obus, le crépitement de telle ou telle arme, les ordres ennemis, l'arrivée du courrier (d'un médecin ou d'un prêtre), l'approche d'un avion. Sa main se tendit et il saisit son fusil-mitrailleur appuyé contre son épaule. Son pardessus le recouvrait pour le protéger de la pluie. Il fixa les ombres alentours, se demandant s'il allait percevoir une forme, un mouvement. La nuit était totale. Peut-être distinguait-on quelques déplacements de nuages au plus haut des cieux.

S'il ne s'était vu entouré d'hommes, il aurait facilement pris peur, malgré l'habitude qu'il avait des champs de ba-

taille. S’y habitue-t-on vraiment, de toute façon ? Il tressaillit, se demandant... ce qui pouvait bien se passer, prêt à tout.

À nouveau l’appel se fit entendre, mais sur son côté, au milieu de leur trou, toujours avec cette voix rauque, caverneuse :

– Papa.

Auguste Aimé avait appris à réagir au quart de tour, à anticiper cette fraction de seconde qui sépare parfois la vie de la mort. Il fonça vers le milieu du trou, attrapant sa baïonnette à sa ceinture. Il perçut un mouvement. Mais la forme était invisible dans le noir. Il lui sembla qu’elle s’était échappée hors du trou.

Il secoua plusieurs camarades, pour les réveiller ou pour attirer leur attention :

– Mouvements ennemis, murmura-t-il doucement car les voix portaient au loin. En position. Faites passer.

Les ordres du capitaine se répandirent de trou en trou. On réveilla les autres officiers, les cigarettes furent jetées, les armes brandies.

– Une lanterne !

Un homme craqua une allumette. Dans le léger halo, il reconnut le soldat : Etienne Mott, un gars de Montargis. On ne distinguait rien aux alentours. Le poilu souleva le petit volet en fer de sa lanterne, fit jouer un briquet et alluma l’huile et la mèche à l’intérieur. Puis il rabattit le volet, dissimulant la majeure partie de la lumière. S’il y en avait eu plus, autant agiter une cible rouge sous le nez des boches.

Le capitaine Aimé saisit la lanterne, et il bondit hors du trou, fusil à la main, baïonnette au fusil.

— Approche, si tu l’oses ! murmura-t-il pour se rassurer.

Il aurait volontiers pensé à un chien errant, s’il n’y avait pas eu... cette harangue. L’officier n’était jamais vraiment parvenu à mettre de côté son « contretemps » troyen. Voir cet événement le poursuivre jusqu’ici paraissait... incompréhensible. Effrayant. À plusieurs reprises, il s’était imaginé être convoqué par un officier du haut-commandement, pour répondre de ses actes, mais pas à chercher en pleine nuit à faire taire un cri d’accusation. Un instant, il se demanda s’il avait imaginé tout ça !

La lanterne éclairait un petit cercle au sol : de la terre retournée, des trous, des débris. Le bataillon devait s’être préparé à tout, derrière lui. Connaissant ses hommes, certains étaient prêts à tirer ou avaient à la main une grenade, d’autres encore préparaient des fusées éclairantes. Dans l’obscurité, le champ de bataille paraissait gigantesque. Silencieux. Dangereux.

— Papa, grogna l’ombre.

Le son provenait de sa droite et il bondit dans cette direction, soulevant la lanterne pour prendre l’individu dans son faisceau. Il discerna alors une forme noire, à peine plus grosse qu’un chat. Des pupilles renvoyèrent un éclat. Il frappa avec la pointe de son fusil dans cette direction, enchainant plusieurs gestes, en cherchant à garder l’animal dans la lumière. La gargouille disparut dans l’ombre, avant de bondir dans les airs, droit dans sa direction.

Auguste tenta de l’éviter, tombant sur le côté et basculant dans un trou. Quelque chose avait agrippé son épaule,

et la douleur de plusieurs blessures lui fit pousser un cri. Ses hommes s'élançèrent derrière lui.

— En soutien du Capitaine, lança un officier à voix basse.

La consigne passa de bouche en bouche et toute la ligne de bataille s'avança, les soldats se rangeant les uns derrière les autres en plusieurs colonnes. D'autres lanternes avaient été allumées, et les porteurs ouvraient la voie, guidant les hommes derrière eux. On ne connaissait pas les mouvements de l'ennemi : il fallait se tenir prêt à tout. Chacun progressait de trou en trou, les hommes se couvrant les uns les autres.

Au fond du cratère, Auguste Aimé roula dans la gadoue, sentant qu'il passait par-dessus la bestiole. Il l'avait écrasée, et sentit les griffes le punir en retour. Affolé, il chercha son arme. La lanterne s'était en partie ouverte, dévoilant les alentours. Le capitaine attrapa son fusil à deux mains, et fouetta l'air pour frapper avec la baïonnette. D'instinct, sa main droite était remontée sur la gâchette. Il suffisait d'une seconde pour qu'il le truffe de plombs. « Je te maudis » crut-il entendre de la voix étouffée, mourante, de Denise.

Malgré les blessures, malgré tous les morts autour de lui, il avait fini par se persuader qu'il survivrait à cette guerre. La rage de vivre le hantait. Il luttait, face à la mort elle-même, avec la ferme intention de gagner. La bestiole sauta sur son dos et plongea ses crocs à travers son uniforme, déchirant le tissu, cisillant la peau. Auguste se secoua dans tous les sens, arrosant d'eau et de boue les alentours, et il donna un coup de crosse derrière lui, parvenant à décrocher le petit monstre. L'impact s'enfonça dans un corps mou, et la douleur cessa. Il se retourna, faillit tirer, mais l'ombre noire s'était volatilisée.

Conscient que ce n'était pas là des Allemands, il comprit immédiatement qu'il devait rejoindre sa ligne ; avec ses camarades, ils viendraient facilement à bout de cette bestiole enragée. Un instant il la revit, tapie dans la pente, et pensa à une gargouille sur la façade d'une église. Un petit démon issu des enfers. Auguste Aimé bondit hors du trou et s'élança de toutes ses forces vers ses lignes. Au bout de quelques mètres, il sentit les griffes faucher ses jambes. Il tenta de se retourner et de porter un coup de pied, mais il dérapa et glissa dans la gadoue, se vautrant à terre. Énervé, effrayé, il se releva aussi vite qu'il put, se cramponnant à son arme. « Ne pas lâcher son fusil », c'était l'un des premiers adages des chasseurs. Dans l'obscurité, on ne distinguait rien. Il repartit pour plusieurs mètres de course, rageur, espérant apercevoir la lueur d'une lanterne camouflée, ou un éclat de cigarette.

Et puis le monstre sembla être partout, lui griffant les deux jambes en même temps. Il tomba alors dans un piège de griffes, qui lui cisailèrent la tête, les bras, la poitrine. Il rugit, se débattit. Se blessant de plus en plus, quelque chose autour de son cou l'empêcha de hurler, et de troubler la nuit.

Quelques instants plus tôt, un soldat du bataillon avait vu le capitaine Aimé sortir de son trou, et bondir vers les lignes ennemies. Il passa l'information :

– Aimé court à l'ennemi.

Les ordres prirent quelques longues secondes à revenir : « On charge, sus aux boches ».

Le 202<sup>ème</sup> bataillon accéléra dans la nuit. On se tenait prêt à tout. La moindre fusée éclairante ennemie pouvait dévoiler les colonnes, et offrir plusieurs cibles en or au camp adverse. On parvint bientôt devant un rideau de

barbelés. Les hommes étaient rodés. On jeta des paquets, des soldats se couchèrent en travers, les autres passèrent par dessus. Une autre ligne de barbelés s'enroulait juste derrière, et on recommença. Ceux qui avaient emporté des planches les installèrent sur les obstacles. Et on franchit cette nouvelle difficulté, en tentant de faire le moins de bruit possible.

— En position, fusées à mon ordre, lança à mi-voix le lieutenant Longchamp.

Les hommes se répartirent ensuite de droite et de gauche, cherchant des caches. On se jeta à terre en visant la nuit au-devant, les grenades furent dégoupillées. Un coup de feu retentit : le pistolet d'ordonnance du lieutenant. Quatre fusées s'élevèrent, de quatre endroits différents de la ligne, et les champs et les bois décimés s'éclairèrent d'une aura rougeâtre.

Des dizaines d'armes ouvrirent le feu, criblant l'intérieur des cratères au loin. En quelques coups d'œil, on repéra les positions des boches : une caisse, des toiles, des mouvements surpris. Et puis les grenades explosèrent dans la nuit, brillant comme des soleils et faisant sauter des nuages de terre. La pluie n'avait pas cessé, brouillant leur vision de la scène. La fureur, l'adrénaline, le danger étaient une seconde nature. Les hommes repérèrent très vite quelques éclats de lumière : les tirs ennemis, et ils mitraillèrent ces endroits-là. Des silhouettes sortaient des trous et fuyaient, penchées en arrière, couvertes par leurs camarades. D'autres grenades explosèrent, dont une au milieu de leur ligne. Des cris s'élevaient à présent de partout.

— En avant, hurla Longchamp.

Des hommes ouvrirent le feu pendant que leurs camarades sortaient, et couraient en avant, à la recherche du

prochain abri. Surpris par l'assaut, les Allemands abandonnaient leurs lignes. On les poursuivit, fauchant de nombreux uniformes gris, aux casques à pointes caractéristiques.

La bataille dura près d'une heure. L'ennemi avait lancé à son tour des fusées, et depuis des positions reculées ouvrit le feu à leur encontre. Une demi-heure plus tard, l'artillerie allemande pilonnait leurs positions, et on se terra dans le sol, en baissant la tête.

Au cours de la journée du lendemain, des brancardiers trouvèrent le capitaine Aimé, pris dans les barbelés. Il s'était débattu, s'ouvrant le corps de mille entailles. Tant et si bien, que ce fut une vraie peine de le détacher.

Et puis, on l'emmena avec les morts de la veille, et ceux de la matinée.